Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 4 (1916)

Heft: 42

Artikel: Leçons d'éducation nationale : (suite)

Autor: Gueybaud, J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251385

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

* * *

I. — C'est la première fois que la question m'est posée. Mais je trouve, après y avoir pensé sérieusement, que le féminisme est bien à son heure. Actuellement, on emploie les femmes dans presque toutes les administrations, bureaux, banques, fabriques de tous genres. Elles ont bien le droit d'émettre leurs opinions, de protester, de voter même dans certaines questions. On leur confère trop de charges et de resposabilités, pour *trop peu* de droits; si l'on compte encore, en plus, pour la plupart, des charges de famille. Les hommes devraient appuyer davantage le mouvement féministe et reconnaître tout simplement que bien des femmes leur sont supérieures, en jugement, cœur et bon sens.

II. — Oui et non, en politique. Je n'approuverais pas ces luttes de partis entre femmes, et il y en aurait! Mais un grand *Oui*, dans les questions ecclésiastiques, scolaires, relèvement moral, bien public, etc., parce qu'elle y a un rôle, et toute femme intelligente, chrétienne et aimante doit avoir à cœur d'améliorer la situation sociale et morale contemporaine.

Alice STRUCHEN, 26 ans, horlogère,
membre de l'Union chrétienne de la Chaux-de-Fonds.

(A suivre.)

Leçons d'éducation nationale [1]

(Suite).

III. La situation économique de la Suisse [2]

Nous habitons, nous ne pouvons pas nous le dissimuler, un pays pauvre. Alors que la France n'importe que le 18 % du montant de sa consommation, l'Autriche, le 8 % et l'Allemagne le 6 %, le chiffre de notre importation atteint le 22,5 % de notre consommation. Puis, notre situation centrale en Europe d'une part, un certain défaut de cohésion d'autre part, qui amène quelques-unes de nos régions à entretenir plus de relations économiques avec son voisin étranger qu'avec ses confédérés (par exemple Genève avec la zône, Bâle avec l'Alsace et le grand duché de Bade), tout ceci contribue encore à accentuer la situation que nous créent notre sol et notre climat.

Il est impossible de caractériser d'une manière générale la composition de notre sol. On trouve à peu près de tout chez nous : des sols légers, argileux, glaciaires, des formations tourbeuses, etc. Notre sol est pauvre en phosphores, ce qui intéresse notre agriculture, et, ce qui intéresse notre industrie, en minerai. Il y a quelques gisements de fer dans les cantons de St-Gall, du Valais et des Grisons, en particulier, mais le manque total de charbon en empêche l'exploitation. Le Jura en possède aussi quelques-uns, mais qui s'épuisent. L'inégalité de la répartition rend difficile une évaluation totale, mais on peut certainement affirmer que la Suisse ne produit que la dixième partie de la quantité de fer qu'elle est obligée d'importer de l'étranger. Le cuivre et le plomb se trouvent en quantités insignifiantes dans les Grisons et le Valais, mais ce qui est beaucoup plus grave, au point de vue de notre industrie, c'est l'absence complète de charbon. Pour cette précieuse matière, nous dépendons complètement (et nos ménagères s'en sont bien aperçues depuis la guerre !) de l'étranger, et le fait que nous ne pouvons la transporter chez nous par eau accroît encore la difficulté et le coût de son importation. En revanche, nous possédons en abondance ce que l'économie moderne désigne sous un nom pittoresque et évocateur : la houille blanche, puisque la force de nos cascades, de nos torrents et de nos fleuves est évaluée à un million de chevaux. Seulement cette houille moderne est disséminée, et par conséquent d'une exploitation, ou irrégulière, ou coûteuse, lorsqu'il s'agit de transporter cette force à de grandes distances. Enfin, notre climat pluvieux et neigeux, comme nulle part en Europe, sauf dans la verte Irlande (exception faite pour la vallée du Rhône) serait encore un facteur d'appauvrissement pour notre pays, s'il ne convenait d'autre part à merveille à la culture fourragère.

Et cependant, ce pays pauvre n'est pas misérable. Ce sol, qui ne produit pas tout de lui-même, mais qu'il faut travailler, amender, pour lequel il faut dépenser de l'ingéniosité et de la persévérance, incite au travail bien plus que les terres faciles et grasses, qui, rendant largement, font la vie molle et matérielle. La Suisse, mal partagée par ses marraines quant à la richesse mise dans son berceau, se trouve être en revanche un des pays les plus prospères par son activité, puisque sa fortune totale est évaluée à 8 milliards (ce qui n'est pas peu pour un pays de trois millions et demi d'habitants), dont un quart est redevable à l'agriculture et les trois autres quarts à l'industrie, au commerce, etc.

En ce qui concerne notre production agricole, elle est extrêmement variée, grâce aux différences que nous indiquions tout à l'heure d'un sol qu'on cultive jusqu'à 1800 m. d'altitude. Mais cette production devient, ces dernières années, essentiellement fourragère, non seulement en vertu du climat mais aussi en vertu de l'accroissement des moyens de transports qui nous ont ouvert les marchés étrangers et permis les approvisionnements lointains. Le recul de la culture des céréales est une des caractéristiques de l'agriculture suisse dans la seconde moitié du XIXe siècle, et bien que l'usage d'engrais perfectionnés, de semences choisies, en aient fait doubler le rendement, notre production nationale de blé nourrirait tout juste pendant cent jours notre population.

A ces 70 millions de céréales par an s'opposent 334 millions de production fourragère, base essentielle de ce que les économistes appellent : notre production animale agricole. Mais celle-ci est très spécialement destinée à l'étranger et ne suffit qu'aux trois quarts de notre consommation, puisque nous devons acheter pour 25 millions de bétail de boucherie par an. En revanche, l'élevage du bétail de race et la production laitière sont très développés chez nous. On évalue à 786.000 têtes le troupeau de nos vaches laitières, nous fournissant 16 millions d'hectolitres de lait! (Qu'on se rappelle d'ailleurs le pavillon de l'industrie laitière à l'Exposition de Berne, vaste bâtiment de la forme d'un seau, que la traite d'un jour dans toute la Suisse aurait suffi à remplir complètement). Une partie en est utilisée pour l'élevage, une partie pour la consommation, et une autre (le 38 %) pour la fabrication des fromages, laits condensés, chocolats, etc.[1]

Quant à notre industrie, deux circonstances contribuent à l'influencer : 1. Le manque de matières premières, qui, par conséquent, sont plus chères chez nous qu'ailleurs; 2. La petitesse de notre pays et l'insuffisance des débouchés à l'intérieur. Il en est résulté que les produits fabriqués chez nous sont d'un prix

[1] Voir le *Mouvement Féministe* du 10 février et du 10 mars 1916.

[2] On estimera peut-être que cet article, rédigé d'après des notes prises à la conférence de M. le prof. H. Töndury pour l'Union des Femmes de Genève, n'a pas une portée bien nettement féministe. Nous ne partageons pas cet avis. Les problèmes économiques que pose la guerre, chaque jour, à chacune de nos ménagères et de nos maîtresses de maison, sont si impérieux et si importants qu'il est du devoir de toute femme de se renseigner sur leurs causes profondes, et du devoir aussi d'un journal féministe d'aider ses lectrices à s'instruire à cet égard. *(Réd.)*

[1] La Suisse exporte annuellement pour 70 millions de fromages et 55 millions de chocolats.

élevé, auquel correspond un bas niveau de nos tarifs douaniers; il en est résulté aussi que nos industries travaillent, ou sur des matières d'outre-mer (coton, soie : industrie textile, soieries, etc.), qui coûtent aussi cher à nos voisins qu'à nous, ou sur des matières premières précieuses, donc chères en elles-mêmes (or, etc. : horlogerie, bijouterie, orfèvrerie), ou se spécialisent dans un travail minutieux, fin et soigné (métallurgie, orfèvrerie, horlogerie, etc.). Le développement du machinisme, qui a rendu la production plus intense et plus concentrée, a augmenté le besoin de matière première, ce qui a forcément coûté davantage à notre économie au détriment du travail. Une spécialisation de plus en plus grande eût été alors nécessaire, mais le marché intérieur ne lui offrait pas les ressources suffisantes, et c'est pourquoi l'exportation à l'étranger a augmenté dans des proportions inquiétantes (98 % de la production horlogère, 97 % de la production en broderies). Il en est de même pour les industries, qui devraient être destinées uniquement à la consommation nationale, celle des machines, par exemple, qui est obligée d'exporter le 55 ou 60 % de sa production. Comme la production augmente toujours, avec l'introduction de nouvelles machines, les débouchés s'étendent forcément de plus en plus : l'exportation des soieries, par exemple, a passé en quelques années de 90 à 186 millions, et il faut ajouter à ces chiffres ceux de l'industrie hôtelière (1 milliard) et ceux de l'industrie du transport.

Qu'opposer à cette augmentation croissante et inquiétante de l'exportation ?

Il est évident qu'il serait aussi impossible que faux de chercher, comme vont le répétant quelques nationalistes étroits, ou quelques personnes mal informées, que la Suisse se suffise à elle-même. Aucun pays d'ailleurs n'en serait capable, pas même l'Angleterre. Et puis, même si cela était possible, la conséquence en serait un impérialisme tel que la seule idée en est écartée d'elle-même de par nos traditions démocratiques. Examinons plutôt quelles sont les tendances les plus dangereuses de l'évolution commerciale et industrielle actuelle, pour savoir comment y remédier.

On peut en distinguer plusieurs :

1° La liaison de l'industrie suisse à l'industrie étrangère est désastreuse. Nos soies, nos cotons, nos broderies accomplissent un exode à l'étranger, ou sont subventionnés par des capitaux étrangers. Plusieurs industries bâloises ont émigré sur territoire allemand, pour éviter d'avoir à payer de forts droits d'entrée en Allemagne. Nos industries électriques, qui ne peuvent pas si facilement se déplacer, se rallient presque toutes à une entente commerciale étrangère. Nos banques suivent le courant.

2° Nos industries ont une tendance unilatérale trop marquée. Il est nécessaire qu'il existe de petites industries plus modestes et plus souples pour entourer les grandes de leur production, leur fournir un recrutement d'ouvriers nationaux, et leur infuser un sang nouveau. Faute de quoi, c'est de nouveau l'intervention étrangère et la dénationalisation de plusieurs de nos industries, un aspect de la question des étrangers, qui mérite qu'on s'y arrête.

3° Enfin, notre économie nationale doit former le terrain en harmonie avec notre idéal démocratique. Il faut, en d'autres termes que se développent l'esprit d'initiative, l'activité, l'ingéniosité, le goût du travail, qui sont encore pour nous, comme ils l'ont été jadis, les facteurs essentiels de notre vie économique. Et les femmes n'ont-elles pas leur tâche à remplir dans ce domaine aussi ?

J. Gueybaud.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Delia Blanchflower [1]

Mrs. Humphrey Ward a le génie de l'actualité. Dans ses romans antérieurs elle a traité à tour de rôle les questions religieuses, politiques, sociales, qui agitaient tous les esprits à un moment donné. Il était indiqué qu'elle s'attaquerait un jour au mouvement féministe et au suffragisme. A côté des contestations sur le nouveau régime de l'Irlande, aucun sujet n'était — avant la guerre européenne — plus brûlant et plus actuel en Angleterre que les revendications du parti féministe et les exploits des suffragettes.

Le roman en deux volumes que Mrs. Ward vient de consacrer à cette campagne ne sera peut-être pas classé parmi ses meilleurs. Il y a plus de profondeur et une psychologie plus fouillée dans *Robert Elsmere* et *Helbeck of Bannisdale*, plus de poésie et de fine sensibilité dans *Elenaor*; l'évolution des idées sociales et les aspirations introduites par elles dans la vie politique moderne sont exprimées avec plus de force et de largeur dans *Marcella* et *George Tressady*; dans *Canadian Born* (traduit en français sous le titre de *George Anderson*), la vie robuste et saine des pays neufs est dépeinte avec une fraîcheur vigoureuse que l'auteur n'a pas atteinte depuis lors. Il vaut pourtant la peine de prendre en mains *Delia Blanchflower*. La virtuosité de la romancière s'y déploie dans la variété des figures et des épisodes, dans le naturel des dialogues, dans mainte description charmante de la fertile campagne anglaise. Et si l'auteur ne résout pas les problèmes, du moins, il les expose avec une objectivité méritoire.

Quelle est son attitude vis-à-vis du féminisme? Telle est sans doute la première question qui intéresse les lecteurs de ce journal. Chose curieuse ce n'est pas une femme — et certes la galerie de portraits féminins est bien fournie dans ces deux volumes — qui incarne les opinions de Mrs. Humphrey Ward, mais un homme, un gentleman anglais dans toute la belle signification de ce terme. Mark Winnington, dont le hasard a fait le tuteur de Delia et qui finit par dompter, puis par épouser, cette jeune révoltée, est le type idéal du gentilhomme campagnard. A la fois magistrat, philanthrope, conseiller et providence de toute une région, protecteur des faibles et justicier sévère des êtres tarés ou malfaisants, sportsman remarquable et ami chevaleresque des femmes distinguées, il exerce dans sa sphère restreinte une influence multiple et toujours bienfaisante. Ce caractère presque trop accompli risquait de tourner au petit saint et au pharisien. Il n'en est rien, Mark reste simple, viril et robuste. Et que pense-t-il du féminisme? En premier lieu, que la collaboration de la femme est indispensable dans toutes les tâches de la philantrophie et de l'éducation. D'autre part, l'évolution industrielle l'ayant arrachée au foyer et jetée dans la lutte pour l'existence, l'échelle des valeurs s'est trouvée changée et la situation réclame un équilibre nouveau. La conquête du vote est chose secondaire. Elle n'a pas l'importance primordiale que lui prêtent les féministes. Il y a soixante ans, on se flattait de l'espoir que le suffrage universel de l'homme résoudrait la question sociale. Le résultat n'est-il pas resté très au-dessous de cette attente? Il en sera de même pour le vote féminin. Il viendra,

[1] Par Mrs. Humphrey Ward, 2 vol. Collection Louis Conard, Paris.